Stars
YSTEM

magazine du
inéma érotique

interview de
EAU BUCHANAN

•

SUSAN KORDA

•

LES PRISONS
DE FEMMES

•

ATHALIE ZEIGER

•

S FILMS:
ex airlines
othéose porno

•

ELSA
MARTINELLI

ENSUEL Nº2 prix 10f.
gique 100fb. Canada $2

Sommaire

Numéro 2 — Février 1977

ABONNEMENTS : 6 numéros : 50 francs ; 12 numéros . 90 francs (Règlement par chèque bancaire à «Stars System», 55 passage Jouffroy, 75009 Paris).

REDACTEUR EN CHEF : Jean-Pierre Bouyxou — REDACTION : Jacques Béancour, Jean-Pierre Bouyxou, Jérôme Fandor, Paul-Hervé Mathis, Eva Radek, Jacques Rig — COLLABORATEURS : Stéphane Bourgoin, Gilbert Gosseyn, Jeen-Paul Nail, Alain Petit, Jean Rollin, Jean-Claude Romer, Gilbert Verschooten — PHOTOGRAPHES : Raphaël-G. Marongiu et Alain Venisse — DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Jacques Jacquet.

Pour la composition et l'illustration de ce numéro, nous remercions Mmes Françoise Beverini, Nicole Liss, Niki de Saint Phalle, Marie Tual et Nathalie Zeiger, MM. Jacques Boivin, Alain Deruelle, Michel Lemoine, Paul Naschy et Philippe Truffault, les éditions Henri Veyrier, les sociétés General Films (Bruxelles), Multiciné, Off Productions, Planet Film Ltd (Londres), S.N. Prodis et 20th Century Fox, ainsi que la Cinémethèque Royale de Belgique.

DEPOT LEGAL : Janvier 1977 — IMPRESSION : S.I.M. Paris (11ème) — Les textes et photos n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs —

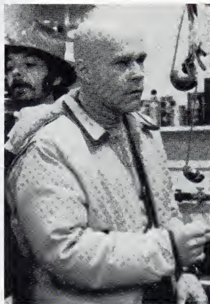
— Distribution : N.M.P.P.

Editorial

l'Affaire de «l'Essayeuse»

Korber (cf. «S.S.S.» No 16), on aime pas tellement. Même qu'on débecterait... Peu importe. Le genre de procès (voir dans «Le Film Français» No 1651 les ahurissants commentaires des plaignants) dont il est l'objet, ainsi que les techniciens et le producteur, pour le film «L'Essayeuse», qui avait déjà fait son exploitation, qui avait obtenu son visa de censure (qu'importe qu'il fut classé X), relève de l'Inquisition. Brûler les négatifs ! On avait pas vu ça depuis Hitler. Pas mal ! Pas mal aussi que messieurs-dames Michel Guy et Françoise Giroud ne s'insurgent pas devant une telle mesure. On croit rêver. Un drôle de cauchemar, oui ! Une ligue des mœurs respectables et pour le respect de la famille, plus des aveugles (!) et des sourds-muets, obtiennent et gagnent un procès destiné à détruire un film, à quémander du flouze aux responsables de l'«abjection» ! Scandale d'autant plus grotesque que, le film étant classé X, et le public étant averti, il n'est pas censé aller se rincer l'œil (tout ça fait penser aux curés de «Télérama», coincés de la braguette, allant voir les pornos avec des exos pour ensuite les foutre dans leur rubrique «à la poubelle», devenue bien vite «poubelle» tout court!), et qu'il entraîne l'éventuelle crainte de voir N'IMPORTE QUEL film brûlé vif (si ces messieurs-dames vertueux voyaient TOUS les pornos, il y aurait d'autres victimes) sous le prétexte d'un jugement venant de dégénérés mentaux néo-nazis. Alors, le porno, con (et c'est pas une coquille) ait les couilles de le brûler place de la Concorde. Il est vrai aussi que si les exécutions capitales giscardiennes étaient retransmises à la télé dès l'aube, toute la France serait debout à 5 heures du matin ! Or, lorsque nous parlons de voyeurisme, ce n'est pas de cette scoptophilie (clinique) dont nous nous réclamons, mais de celui qui va dans le sens de la vie, du plaisir, de la délectation et pas de la destruction/exécution, morbide et châtrée.

Paul-Hervé MATHIS
(en total accord avec l'ensemble de la Rédaction)



Beau Buchanan (tournage de ▲ «Happy Days»)

ENTRETIEN AVEC :

BEAU BUCHANAN

Malgré les apparences (diffusion de films relativement nombreux dans le ghetto du circuit «X»), le cinéma porno américain demeure très mal connu en notre doulce France (choix arbitraire des titres distribués, v.f. tronquées, manque d'informations sur les réalisateurs, producteurs et acteurs spécialisés), d'autant que la pornographie s'assimile, aux U.S.A., à une vaste industrie dont il est difficile, même sur place, de connaître tous les secteurs. D'où l'intérêt de cet entretien, Buchanan constituant (malgré l'étrangeté de sa carrière) un cas typique de cinéaste délibérément commercial, ni plus ni moins doué que des centaines d'autres identiquement spécialisés (encore que ses films, d'une nonchalance amusée soient plus sympas que ceux de pas mal de ses confrères). Pour nous, la position de Buchanan possède, historiquement, une valeur d'exemple.

STARS-SYSTEM — «Happy Days» est ton film le plus connu...

BEAU BUCHANAN — En effet. Le film a déjà rapporté plus d'un million et demi de dollars, aux U.S.A. C'est une comédie sur le sexe dans les années 50, période assez restrictive telle que je l'ai connue : pas de contrôle des naissances, les parents faisaient tout leur possible pour empêcher leurs enfants de baiser ! Le plus drôle, c'est que les gens avec qui je sortais, à l'époque, sont en train d'enseigner les mêmes conneries à leurs propres enfants. Certains critiques ont dit du film qu'il s'agissait d'une version érotique d'«American Graffiti». «American Graffiti» est un bien meilleur film que le mien, mais je ne vais certes rien objecter à cette comparaison !

S.S. — Tu fais partie de ces réalisateurs, en nombre croissant, qui travaillent à New York alors que, jusqu'à présent, on tournait surtout sur la côte Ouest.

B.B. — Tous mes films ont été tournés à New York. On raconte à ce propos une histoire amusante : on reconnaît les films érotiques new-yorkais aux boutons que les acteurs ont sur les fesses, parce qu'il ne fait jamais soleil à New York. A part ça, on tourne plus facilement à New York où les autorités sont plus relax, en ce qui concerne les autorisations de tournages. Quant à chercher une différence entre les films... Disons que les films new-yorkais ont des séquences érotiques plus hard, et un peu plus longues, que les films californiens.

S.S. — Quel était ton budget ?

B.B. — Un peu plus de 50.000 dollars, ce qui n'est pas mal pour un hardcore américain. Les producteurs ont peur d'investir une aussi grosse somme, à cause des limites des profits possibles. Mais, s'ils veulent



▲ *«Pornography in New York»*

vendre leurs produits, ils doivent les raffiner un peu plus, particulièrement pour la vente en Europe.

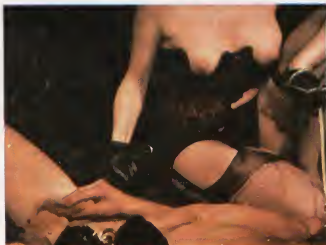
S.S. — Tu es également le distributeur de tes films ?

B.B. — Après les avoir produits et réalisés, je les diffuse par ma compagnie, A.R.T. Films, car il y a trop d'escrocs dans cette branche, aux U.S.A., et il est facile de se faire posséder par des requins. En cas d'escroquerie, il est malaisé de faire un procès, puisque tout le business de la pornographie, ici, est déjà à demi illégal.

S.S. — Quelle va être l'évolution du hardcore, aux Etats-Unis ?

B.B. — On va à coup sûr vers une tolérance de plus en plus grande, mais le chemin n'est pas sans embûches ! Les choses vont s'améliorer encore, pendant quelque temps, puis il y aura une nouvelle poussée de moralisme, et les deux phénomènes vont s'alterner jusqu'à ce que l'acceptation soit enfin définitive. Le principal pas sera franchi dès qu'un grand studio produira un film du genre : les scènes hard s'intègreront alors à la structure générale de tout film, qu'il soit un western ou un film d'horreur.

En fait, je crois que les traditionnelles et prudes séquences de lit des an-



«Pornography in New York» : du fétichisme...





«Pornography in New Yord» . ... au sado-masochisme.





«Sexual Witchcraft» : la messe noire.





«Sexual Witchcraft» : la messe noire (suite).





◀ *«Sexual Witchcraft».*

nées 60 vivent leurs derniers instants. Actuellement, c'est la législation intérieure américaine qui rend le problème épineux. Chaque état a sa propre législation quant à la pornographie, laquelle évolue, de plus, assez rapidement. On n'a pas le droit de faire voyager une copie de film porno à travers un état où la pornographie est interdite, même pour le traverser en avion ! On peut imaginer les détours qu'il faut parfois faire effectuer à une copie, pour qu'elle arrive à destination ! L'ennui, avec les gens qui pourfendent les films pornos, c'est qu'ils n'en ont gnénralement pas vu un seul. Pour eux, c'est une chose tellement épouvantable qu'il n'est pas nécessaire de la juger sur pièces : ils sont convaincus de mener une croisade, au nom de Dieu ou au nom de leur mère ! Récemment encore, il était impossible de faire parler d'un film porno dans la presse, ou de publier sur lui des publicités payantes. Nous vivons, aux U.S.A., une période réactionnaire. Quand les gens parlent de Nixon, ils disent que c'était un escroc, d'accord, mais que sa seule faute a été de se laisser pincer : ce sont des gens comme lui qui établissent les lois — qui, d'ailleurs, se gardent bien de définir exactement ce qui est obscène et ce qui ne l'est pas. Les texte sont toujours très vagues, et se prêtent à toutes les interprétations que voudra en faire un juge, parce que ceux qui les rédigent refusent d'utiliser des termes précis — comme *éjaculation*, ou *sodomisation* — qu'ils trouvent trop obscènes ! De sorte que les cinéastes ne savent jamais jusqu'où on leur permet d'aller exactement....

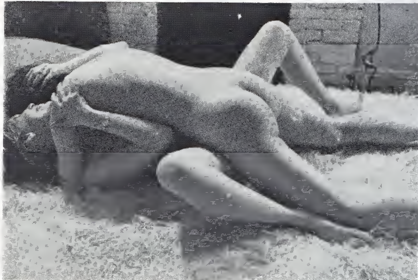


▶ *«Happy Days»*



▶ *«Happy Days».*

BEAU BUCHANAN



«Pornography in New York».

▼ *«Sexual Witchcraft».*



S.S. — Avant «Happy Days», tu as tourné divers autres longs métrages.

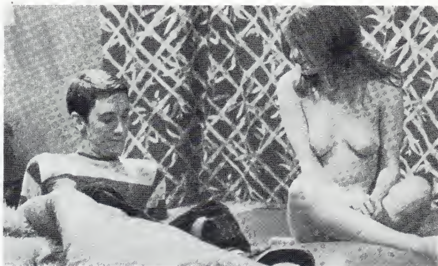
B.B. — J'ai fait l'un des premiers «documentaires» de la côte Est : «Pornography in New York». Le film était assez bon, mais le producteur le charcuta au montage, sans mon accord. Dans une certaine mesure, ce film a servi à ma propre documentation : j'y avais inclu une scène de sado-masochisme, dont j'ignorais à peu près tout à ce moment-là. Pendant le tournage, j'avais découvert une boutique de «jouets» — c'est comme ça qu'on appelle, aux U.S.A., les gadgets sado-masochistes — et, par l'entremise du propriétaire, j'ai déniché un couple qui a accepté d'officier devant la caméra. Le jour du tournage, nous étions en retard, et le type était nerveusement écroulé. Il n'arrivait pas à bander, il s'est mis à m'insulter, puis il s'est défoncé et ça a été, ça a donné une séquence très chouette... que le producteur a coupée, trouvant qu'il n'y avait pas assez de cul ! Ensuite, j'ai fait «High Priestess of Sexual Witchcraft» en 2 semaines, pour 30.000 dollars. C'est dans ce film que Damiano remarqua Georgina Spelvin, à qui il donna le rôle de «Miss Jones». Elle était excellente dans mon film, qui lui doit beaucoup. Elle connaissait très bien son métier, le cinéma, étant elle-même une ancienne monteuse.



◀ *«Soup de Jour».*

S.S. — Tous tes films sont-ils tournés en 35 mm ?

B.B. — Tous sauf «Soup de Jour», où je voulais tenter une expérience. Il est parfois plus économique de tourner en 35 qu'en 16, car on use davantage de pellicule avec le 16, où il est difficile d'avoir une bonne définition de l'image pour le gonflage en 35. J'utilise moins de deux fois le métrage final, ce qui m'empêche souvent de retourner une séquence. Sur un film porno, il faut réussir une séquence dès la première prise. Une équipe se compose de 3 à 20 personnes selon l'importance de la production et du nombre d'amis dont on dispose. Quand on loue le matériel, on le prend généralement le vendredi en affirmant au loueur que c'est pour s'en servir seulement le samedi, si bien qu'on gagne un jour gratuit avec le dimanche ! Mais, ainsi, on doit faire un film en deux jours, en travaillant de 16 à 24 heures par jour. Pour cette raison, je ne fais pas de pauses pour les repas : je fais préparer un buffet, où chacun peut se servir quand il en a le temps. J'ai tourné «Pornography in New York» de cette façon, en un week-end. Naturellement, on improvise beaucoup pendant ces tournages rapides ; il m'est même arrivé qu'un acteur fiche le le camp au beau milieu du tournage — les acteurs n'ayant pas de contrats sur les films de ce genre — et j'ai été obligé de changer immédiatement le scénario pour expliquer son départ !



▲ *«Soup de Jour».*



◄ *Buchanan dans son film «Soup de Jour».*

Propos recueillis par Stéphane BOURGOIN

FILMOGRAPHIE

BEAU BUCHANAN

Né en 1935. Acteur dans «Graîne de violence» de Richard Brooks. Assistant de Richard Brooks sur «Les professionnels». Metteur en scène de théâtre. Réalisateur de films publicitaires pour la TV au début des années soixante. A partir de 68/69, travaille à tous les postes pour différents producteurs de pornos à New York.

1971 — «Pornography in New York» ou «Snake In the Big Apple»
1972 — «Mountain Music» (court-métrage documentaire)
— «High Priestess of Sexual Witchcraft» ou «Sexual Witchcraft»
1973 — «Market Place» (c.m. documentaire)
— «Happy Days» («Happy Days»/«Pucelage, mon doux oiseau»)
— «Soup de Jour»/«Soup du Jour»
— «Chinese Delight» (c.m.)
1976 — «Captain Lust»

(Filmographie établie par Stéphane Bourgoin)

«Pénitentier pour femmes perverses» (Brunello Rondi) ▲

▼ *«Camps d'amour pour chiens jaunes*

LES PRISONS DE FEMMES

Un acharnement sadique vis-à-vis les femmes «coupables» préside à oute réalisation filmique sur les femnes en cage. Ces films condensent au plus haut degré l'Ordre Moral : sauvegarde de la loi, racisme sexuel, mainien de la perversion mâle, lieu clos efoulé de la société, bouillonnement le pulsions contenues, etc... Toute antasmatique s'y élabore à son aise, gérée par une haine aveugle :

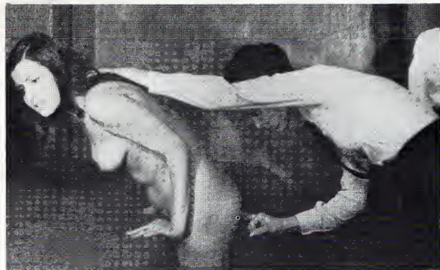
– Les femmes sont toutes coupables. Mis à part les films de Jess Franco où e présence des prisonnières est connotée de motifs politiques ou sexuels, es films laissent peser de vagues et ourds soupçons sur le Désir même de a femme, qui serait démoniaque, diabolique, irrécevable.

– Les femmes sont uniformisées. Tabliers bleus ou vêtements pauvres ur des sous-vêtements que l'on devine sales ou inexistants. Parcage colectif dans des barbelés ou des cellules toutes identiques. En face de ces



▲ *«Camps d'amour pour chiens jaunes»*

«La vie sexuelle dans les prisons de femmes» (R. di Silvestro) ▼



«La vie sexuelle dans les prisons de femmes» (Rino di Silvestro) ▲



«Women's prison» (Lewis Seiler) ▲

▼ *«La cavale» (Michel Mitrani)*



détenues, les gardiennes, sortes de vestiges des infirmières de la Gestapo, maintiennent durement la loi programmée de l'extérieur, endurcissent les réglements internes. La «chef», clairement désignée comme lesbienne (costume et cravate, cheveux relevés, épaules carrées) et comme sadique (regard perçant, fouet à la main, réalisation des complexes physiques), endigue les rebellions (le plus souvent sexuelles) des belles détenues soit par le despotisme soit en se les réservant pour des jeux intimes. Elle agit comme le policier ou le gardien de service.

— Les plus «belles» sont toutes lesbiennes ou mieux bisexuelles : des amitiés se créent dans l'ombre des cellules. Des drames de la jalousie éclatent.
— Un système de haine viscérale est créé de l'extérieur, entre les détenues. Formation de clans. Apparition de souffre-douleur (généralement une jeune et tendre fille.)
— Elles sont toutes nues dans les dortoirs et dans les douches où elles font joujou avec les savonnettes. D'ailleurs il n'y a guère d'autres lieux que les chambres et les sanitaires —comme dans les bobinards !— ce qui facilite assez suspectement la tâche des cinéastes du cul.
— Les «plus belles» sont toujours punies : tortures, flagellations, chantages, humiliations, viols, privations de nourriture, etc... Bref toutes sortes de prétextes aux cinéastes pour ne pas que montrer des corps nus mais en varier l'utilisation.
— Il y a en plus toujours une héroïne, la plus belle des plus belles nanas, fausse porte-parole de la collectivité, qui est libérée (sauvée) à la fin et à travers de laquelle on nous a illusoirement présenté les «PROBLEMES» politiques sociaux, moraux et psychologiques de telles (camps) concentrations de femmes.

— L'idéal des prisonnières c'est le bobonisme (être en règle avec la loi) du moins c'est ce qu'illustrent ces films qui veulent nous faire croire qu'après toutes les riches expériences sexuelles éprouvées, chacune de ces femmes, à sa sortie, ne peut se réaliser pleinement qu'à ne pas recommencer et produire des gosses et de la soumission à un mari.

Britt NINI



«Mourir d'aimer» (André Cayatte) ▶

«Pénitentier pour femmes perverses» (B. Rondi) ▼





▲ *«Prisons de femmes» (Maurice Cloche)*

◀ *Olga Bisera dans «La vie sexuelle dans les prisons de femmes».*

Eva Czemerys et Jenny Tamburi dans «La vie sexuelle dans les prisons de femmes» ▼

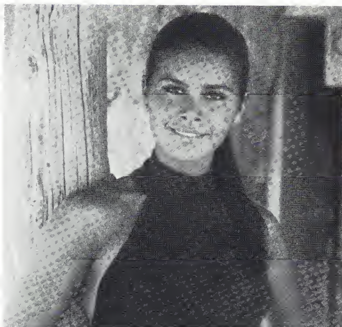
SUSAN KOROA

CHAIR DISPARUE

D'abord danseuse de flamenco, Soledad Miranda tourne son premier film («REINA DEL TABARIN») sous la direction de Jess Franco, avec qui elle enchaînera film sur film, et adoptera sur ses «bons conseils» le pseudonyme de Susan Korda.

Cette sensuelle actrice portugaise que Franco tentera de faire revivre (involontairement ?) à travers Lina Romay, qui lui ressemble étrangement, sans toutefois être aussi fascinante, exécute dans «Vampiros Lesbos» un inoubliable strip, revêtue seulement d'un voile rouge, de bas de dentelle noire et de jarretières rouges: danse lascive et folle plutôt que strip-tease, la très belle actrice se roulant sur le sol (glacé), se contorsionnant, se contemplant dans un large miroir où, dédoublement troublant, elle revêt une créature figée de tout l'attirail fétichiste qu'elle ôte (soutien-gorge dévoilant la pointe des seins, mini-slip, etc...), opérant, aussi bien d'autres rituels fétichistes (cuissardes noires)... Descendante, ici de Dracula, elle est toute aussi émouvante dans «LES NUITS DE DRACULA» et surtout dans «VAMPYR», superbe variante/«remake», underground (en 16 mm noir et blanc)

Paul-Hervé MATHIS.



▲ *Soleda Miranda en 1970*

Susan Korda dans «Sexualité Speciale» (Jess Franco) ▼



FILMOGRAPHIE



Susan Korda

1960 — «REINA DEL TABARIN» de Jesus Franco (sous le pseudonyme de Lola Miranda, lorsque l'héroïne devient chanteuse à Paris)
1963 — «FIN DE SEMANA» de Pedro Lagaza
— «CUATRO BODAS Y PICO» de Filiciano Catalan
— «EVA 63» de Pedro Lagaza
1964 — «FUEGO» de Julio Coll
— «LAS HIJAS DE ELENA» de Mariano Ozores
1965 — «LES EVADES DE BERLIN» de Will Tremper
— «LOS GATOS NEGROS» de José-Luis Monter
1966 — «MI HOMBRE» de Rafael Gil
— EL SONIDO PREHISTORICO»/«SOUND OF HORROR» de Antonio Nieves Conde
— «LA FAMILIA Y... UNO MAS» de Fernando Palacios.
1967 — «SUGAR COLT» de Franco Giraldi
— «PLAYA DE FORMENTOR»/«LE VOYOU» de German Lorente
— «LES CANONS DE CORDOBA»
1968 — «100 GUNS» / «LES 100 FUSILS» de Tom Gries
— «CERVANTES» de Vicente Sherman
1969 — «ESTUDIO AMUEBLADO 2P» de José Maria Forque
— «SOLTEDA Y MADRE EN LA VIDA» de Javier Aguirre
— «EL CONDE DRACULA»/«COUNT DRACULA»/«LES NUITS DE DRACULA» de Jess Franco
— «VAMPYR» de Pedro Portabella
1970 — «ERBIN DES DRACULA»/«LAS VAMPIRAS»/«VAMPYR LESBOS»/«VAMPYROS LESBOS»/«SEXUALITE SPECIALE» de Jess Franco — signé Franco Manera
— «EUGENIE»/«EUGENIE DE FRANVAL»/«EUGENIE DE SADE» de Jess Franco
— «LES CAUCHEMARS NAISSENT LA NUIT» de Jess Franco
— «DER TEUFEL KAM AUS AKASAWA»/«LE DIABLE VENU D'AKASAWA» de Jess Franco
1971 — «SIE TOTETE IN EKSTASE» de Jess Franco
«SEX-CHARADE» de Jess Franco



Paul Muller et Susan Korda dans «Eugénie» (Jess Franco)



Susan Korda et Heidrun Kussin dans «Sexualité SPeciale» (Jess Franco) ▲

bloc-notes *du Maniaque*

Harry Reems, l'un des rares acteurs ricains spécialisés dans le porno à avoir du talent et de l'humour, a des tas d'emmerdements : on lui fait des procès en série, y compris pour le vieux «Deep Throat» ! Le phénomène s'appelle «retour de manivelle», et prions Satan pour que le «libéralisme» giscardien ne nous réserve pas, pour un proche avenir, quelque chose d'identique (...que l'autodafé de «L'Essayeuse» annonce pourtant de toute évidence).

P'tit complément (érudit) au dossier Sade de notre No 1 : «Monsieur Sade» est sorti à Paris (titre sur les affiches : «Monsieur Sade, le Roi du X», c'qui est très finaud). C'est signé Jacques Robin, ça s'inspire vaguement du Marquis (qui n'apparaît pas dans le film, si le topo de «L'Officiel des Spectacles» ne déconne pas) et on n'a pas très envie, nous, d'aller vérifier si c'est aussi nul que ça en a l'air.

«Fascination», le film cochon (mais distingué) de Bruno Gantillon, s'appelle désormais «Servante et Maîtresse», ce qui traduit puissamment toute l'ambiguité perverse (mais de bon goût) du sujet.

Sortie, aux éditions P.A.C., d'un livre de Henri Rode sur «Les Stars du Cinéma érotique». C'est gentillet, bienveillant, volontiers moralisateur, agrémenté d'erreurs kolossales et plaisamment illustré, en un mot pas génial mais plus sympa que bien des bouquins actuellement édités sur le cinoche.

Finira-t-on par voir «Le Massacre à la Tronçonneuse» («The Texas Chainsaw Massacre») commercialement en France ? Le film a (enfin) été présenté à la censure... qui l'a (évidemment) décoré du «X» infâmant, pour «incitation à la violence». Ben, tiens !

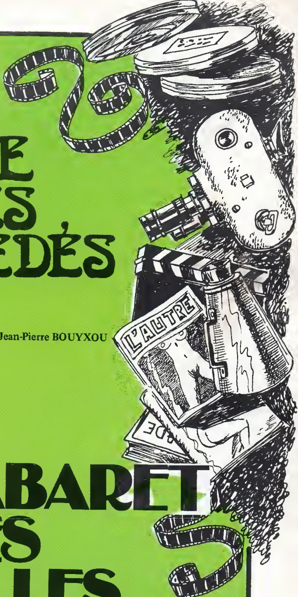
Tournage, en février-mars 77, du premier film porno hard produit en Israël (mais destiné uniquement à l'exportation) : «La Sabra brûlante», réalisé par Moshe Chemla, un nouveau venu, d'après une légende libertine juive (ça existe donc!)...

Si vous allez voir «...vadés de l'an 2000», autant vous prévenir: vous serez volés de 20 minutes!.. Les distributeurs en accord avec les producteurs (et sans doute surtout la censure!) ont coupé 20 mns de pré-générique consacré (oh horreur impensable) à la façon dont les enfants sont malmenés, torturés ou tués dans le monde depuis que le cinéma existe. Si de telles pratiques sont encore /toujours possibles avec... un film estranger (pourtant primé à Avoriaz) c'est bien parce qu'il est ni d'auteur ni d'art-et-essai mais bien tout à fait «bis».

CE MOIS-CI, ON A Z'YEUTE POUR VOUS : Les seins de MiouMiou dans «La Marche Triomphale», une roseur qui devait être le début du téton de Nicole Calfan dans «Le Gang», une superbe mise en pute de Carol Baker dans «L'appât», de vagues coucheries dans «Qu'est-ce que tu veux Julie», les seins d'Andréa Ferreol dans son bain dans «Servante et Maîtresse», un sourire crispé de Klaus Kinski dans «Nuit d'or», le cadavre d'une suédoise déshabillée par des enfants dans «les révoltés de l'an 2000».

LE MUSÉE DES OBSÉDÉS





Jean-Pierre BOUYXOU

LE CABARET DES FILLES PERDUES



Le mélo était un genre florissant dans l'Amérique Latine des années 50, heureuse époque où, en France, les nanars exotiques arrivaient par contingents réguliers dans les salles populaires. Ses codes thématiques passaient systématiquement par les stéréotypes de l'humanisme moralisateur : filles-mères prêtes à tous les sacrifices, lardons abandonnés, putes au cœur sur la main et malfrats au destin tragique, tous personnages que l'on retrouvait infailliblement d'un film à l'autre. Ce sont eux, donc, les héros du «Cabaret des Filles Perdues», nième mouture (au scénario pourtant irracontable, et d'ailleurs rendu totalement incompréhensible par son systématique recours à *tous* les poncifs) d'une histoire inlassablement rabâchée.

Cinoche fait sur mesures pour un public précis (qui du samedi soir après l'turbin), qui se délectait de toujours revoir le même film et à qui l'on servait une soupe aux ingrédients immuables. Mais on ne saurait nier le vif attrait de tels mauvais films, né précisément de leur perpétuelle répétition dans le conformisme cucul. Tout dépendait de l'ordonnance des divers clichés, la «réalisation» relevant exclusivement du collage involontairement surréaliste. A part ça, c'était efficace car fichtrement émouvant (ben oui !) et ça attirait par familles entières les amateurs de débauches lacrymales, tout en étant très rigolo au 35 ème degré







et mille fois moins con, moins idéologiquement odieux, que l'usage que font aujourd'hui nos Lelouch, Truffaut et autres Thomas des mêmes ficelles mises au goût du jour.

Le film de Corona Blake (cinéaste envers lequel votre serviteur eut naguère le tort d'être abusivement sévère, sa ringardise candide méritant mieux que la moquerie) est typique de ces productions. Ce qui le signale particulièrement à notre attention, c'est sa fidélité aux artifices d'un érotisme délicieusement miteux, plus singulier qu'il n'y paraît derrière ses alibis traditionnels (décor de boxon, abondance des inévitables scènes de cabaret avec danses lascives et chanteuses à la cuisse provocante, bagarre de dames, amorces de situations trouducules-ques, sensualité des séquences dites sentimentales), avec en prime les rondeurs d'Elsa Cardenas (qu'on reverra dans plein de bandes avec Santo). Techniquement, c'est d'une nullité si absolue que le film peut s'apparenter au cinéma «primitif», et d'un baroquisme lourdingue dont les surcharges, d'une démesure fort kitsch, préfigurent celles de «Superman contre les femmes-vampires». C'est tout dire.

Pour finir, rectifions une gourrance publiée dans le Musée du No 18 (et dernier) de «S.S.S.» («For Adults Only») : «What a Curve Up !» date de 1961 et a été réalisé par Pat Jackson (Baker & Berman étant producteurs seulement). Tout l'monde peut se tromper, quoi...











Jean-Pierre BOUYXOU



«CABARET TRAGICO» («MEURTRE AU CABARET», puis «LE CABARET DES FILLES PERDUES») — Réal.: Alfonso Corona Blake — Sc.: Enrique Carballido et Oscar J. Brooks — Ph.: Rosario Solano — Mus.: Juan Garcia Esquivel — Prod.: Brooks y Enriquez — Origine : Mexique, 1957 (copyright 1958) — Durée : 92 mn. — Noir & blanc — Sélection : Cimex-France (Paul de Charnisay) — Distr. en France (v.f., interdit aux moins de 16 ans) : Exploit Films (sortie à Paris en juin 1963) — Distr. en Belgique : Stellor Films — Côte morale de l'Office Catholique : 4 B («à déconseiller, film moralement dangereux pour la majorité des adultes») — Avec Columba Dominguez, Kitty de Hoyos, Carlos Baena, Elsa Cardenas, Rodolfo Landa, etc. (Sur ce film, cf. aussi dossier «Le Cinéma Mexicain», in «S.S.S.» No 4, Juillet 1975.)

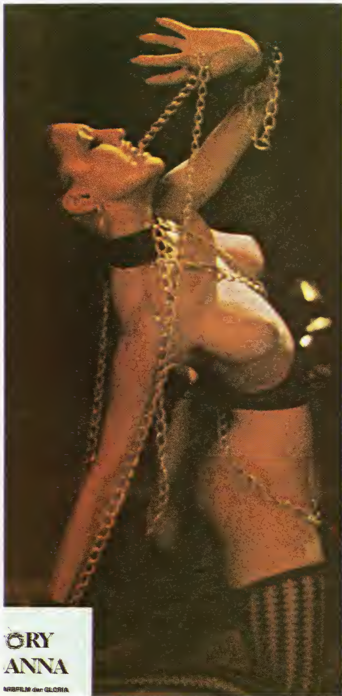






"THE STORY OF JOANNA"

LE CINÉ
À
"MATEURS"



Synopsis (d'après le press-book américain) : «Jason est préoccupé par la mort et le cérémonial qui s'y rapporte. Un soir, il rencontre une jeune fille, Joanna, et, frappé par son innocence, entreprend de la soumettre à un processus d'avilissement systématique.

«Par un flash-back, Jason expose à Joanna les circonstances l'ayant conduit à la dépravation sexuelle.

«Jason oblige Joanna à vivre différentes expériences érotiques, chacune toujours plus macabre et dégradante que la précédente. La jeune fille devient pour lui un véritable objet ; comme seule contrepartie, elle a la permission de l'aimer. Enfin, il lui promet de venir, une nuit, la retrouver dans sa chambre pour la pénétrer. Mais, au lieu de tenir sa promesse, il envoie à sa place Griffin, son serviteur. Ces deux pantins, Joanna et Griffin, se rejoignent alors — sinon dans l'amour, du moins dans le désir purement sexuel.»

Notes : Nous n'avons guère prisé, à ce jour, les réalisations de Gerard Damiano (le phallocrate «Deep Throat», le moralisateur «Miss Aggie», le chrétien «The Devil in Miss Jones»), inconsidérément regardé par d'aucuns comme le Griffith (!) du porno. Toutefois, «The Story of Joanna» (dont la sortie française demeure hélas incertaine) peut éveiller quelque curiosité : ceux qui l'ont vu à Deauville (la version soft étant seule passée en 76 à Cannes) prétendent qu'il s'agit —de loin— du meilleur film du cinéaste, le thème (inspiré d'«Histoire d'O» —le roman, pas le machin de Jaeckin) est émoustillant, et la presse ricaine délire à l'unanimité. Ce qui ne prouve rien, certes, mais...!



A remarquer que Terri Hall, extrêmement bandulatoire sur les photos dont voici les plus troublants échantillons, est une ex-danseuse classique de 23 ans (elle dansa avec Paschal Guzman au Roberson Center) reconvertie au cinoche hard (plus de 25 films en moins de 2 ans), et qu'elle proclame fièrement être authentiquement maso (cf. «Screw» du 15 mars 1976).

G.G.



FICHE TECHNIQUE

«THE STORY OF JOANNA» — Sc., Prod. et Réal.: Gerard Damiano — Ph.: Harry Flecks — Déc.: Tydis Brown — Eff. Sp. et Maquill.: Edward D.M. Jackson Jr. — Cost.: Elyse (conception) et Jillayne (exécution) — Mont.: G. Damiano et St. Marks Place — Mus.: Edward Earle (lyrics : G. Damiano et E. Earle) — Chanson par Judi Gibson — Staff de prod.: Barbara Walton, Douglas Milt, Irving Graham et James Rattigan — Couleurs — Durée : 86 mn. — Origine : U.S.A., 1975 — Distr. (U.S.A.) : Blueberry Hill Films Inc. — Diff. (Europe) : Cinema Splendid (Genève) — Avec Terri Hall (Joanna), Jamie Gillis (Jason), Zebedy Colt (Griffin), Juliet Graham (Gena), Steven Lark (le danseur), John Busche, John Koven et Roy Carlton.





ELSA MARTINELLI

Comme plusieurs stars italiennes Elsa Martinelli a été incitée à faire carrière à Hollywood. Très vite elle est devenue une vedette de carrure internationale, grâce à pas mal de talents, notamment celui qui nous vaut, au fil de 20 années de films, les chouettes photos de son corps diversement érotique.

Cette Elsa-là n'a pas que des yeux !

Dommage que son image se soit éclipsée des écrans trop longtemps : elle s'est arrêté de tourner en 72. On craint de ne plus la voir, malgré un film récent tourné en Italie. Il faut espérer qu'elle ne s'en tiendra pas là !



Elsa Martinelli dans «Perversion Story» (Lucio Fulci) ▶

Elsa Martinelli dans «Massacre pour un fauve» (Phil Karlson) ▼





Folco Lulli et Elsa Martinelli dans «La Fille de la rizière» (R. Matarazzo) ▲

E. Martinelli, R. Verley et M. Michel dans «Les chemins de Kathmandou» (A. Cayatte) ▼



▲ *Elsa Martinelli dans «Pas de vacances pour OSS 117» (P. Kalfon)*

Elsa Martinelli dans «Les Chemins de Kathmandou» (A. Cayatte) ▶

Elsa Martinelli dans «Perversion Story» (Lucio Fulci) ▼





Gastone Moschin et Elsa Martinelli dans «le plus vieux métier du monde» ▲ *(M. Bolognini)*



Elsa Martinelli dans «Massacre pour un fauve» (P. Karlson) ▲

FILMOGRAPHIE

1957 – Menuella
– La rivière de nos amours
1958 – Les bateliers de la Volga (Victo Tourjansky)
– Le risaia/ Le fille de le rizièr (Rafaello Metarazzo)
1959 – Cote d'Azur / Le miroir aux a louettes (Vittorio Sela)
– Le pigeon qui sauva Rome (Mel ville Shevelson)
1960 – Et mourir de plaisir (Roge Vadim)
– Un amore a Roma / L'innes souvie (Dino Risi)
– Le Menace (Gerard Oury)
– Le capitan / Le capitano de Re (André Hunnebelle)
1961 – Il carro armato dell'B settembr (Gianni Puccini)
– Il pieceri del sabatonotte (Dani de d'Anza)
– Pele viva (Giuseppe Fina)
– Donatella
– Hatari ! (Howard Hawks)
1962 – Le procès (Orson Welles)
– Rampage / Massacre pour u fauve (Phil Karlson)
1963 – Hotel International (Anthony Asquith)
1964 – La calda pelle / De l'amou (Jean Aurel)
– Lo scacchiere di Dio / Marco Po lo, L'echiquier de Dieu (Noë Howard puis Denys de la Pat teliàre)
– Diabolik (Seth Holt)
– L'or du duc (Jacques Baratier)
1965 – Un milliard dans un billard (Ni colas Gessner)
– Je vous salue meffia (Raoul J Levy)
1966 – Requiem pour une canaille (Franck Shannon)
– La decima vittima / La 10ème victime (Elio Petri)
– Come imparai ed amere le don ne / Comment j'ai appris à ai mer les femmes (Luciano Salce)
1967 – L'amore attraverso i secoli / Le plus vieux métier du monde (sketch : Mauro Bolognini)
– Qualcuno ha tradito (Franco Prosperi)
– Sept fois femme (Vittorio de Si ca)
– Maldonne (Sergio Gobbi)
1968 – OSS 117 prend des vacances (Pierre Kalfon)
– L'amica (Alberto Lattuada)
– The belle star story (Nathan Wich)
– Candy (Christian Marquand),
1969 – Una sull'altra / Perversion sto ry (Lucio Fulci)
– Les Chemins de Kathmandou (André Cayatte)
– Manon 70 (Jean Aurel)
1970 – Un dollari per 7 vigliacchi (Dar Ash)
– L'araucana massacro degli de (Julio Coll)
1971 – La part des lions (Jean Larriaga)
1976 – Profondo Rosso



Elsa Martinelli et Rob. Mitchum dans «Massacre pour un fauve» (Phil Karlson) ▲

CAROLINE CHERIE



France Anglade ▲

«En 67, des merdes de cet acabit préparaient 68...»

14 juillet 1789 : Caroline de Bièvres voit sa vertu prise par Gaston de Sallanches. A partir de là, les hommes ne cesseront plus de caresser Caroline dans le sens de l'histoire : elle paie à la République l'impôt levé sur sa beauté. Les hommes lui font l'amour ou la violent jusqu'au... 9 Thermidor. Mais cette innocente aux mains trop pleines garde un cœur pur : son amour pour le beau Gaston est resté intact. Le soleil de Bonaparte se lève : Caroline retrouvera son amant couvert de lauriers, pour le repos du guerrier.

R.G.

France Anglade et J. François Calvé ▼



FICHE TECHNIQUE : CAROLINE CHERIE. Réal.: Denys de la Patellière. – Scén.: de Cecil St Laurent. – Adapt.: de la Patellière et de Cecil St Laurent. Photo.: Sacha Vierny (couleurs) – Mus.: Georges Garvarentz et Charles Aznavour. – Décors : Jean André. – Prod.: Jacques Paul Bertrand (Cedic) – Dist.: Cedic. – Origine : France 1967. – Interp.: France Anglade (Caroline Chérie), Vittorio de Sica (son père), Bernard Blier (son mari), Jean-Claude Brialy (le comte de Boimussy), Giorgio Albertazzi (Albencet), Isa Miranda (Duchesse de Bussez), Carine Dor (Isabella), François Guérin (Gaston), Charles Aznavour (le postillier), Gert, Proebe (Belhomme), Françoise Christophe (Madame Chabanne), Valéria Ciangottini (Marie-Anne), François Chaumette (Van Kript 1), Jean-Pierre Darras (Van Kript 2), etc...



France Anglade et J.Claude Brialy ▲



Karin Dor ▶

Jean-Claude Brialy et France Anglade ▼

«INQUISICION»

PREVIEW

Dans le No 1 de «Stars System» (page 40), nous nous proposions de revenir sur «Inquisicion», la première réalisation de l'acteur et scénariste espagnol Paul Naschy (seul véritable spécialiste ibérique d'un fantastique érotisant). En attendant de publier le synopsis illustré du film (ou mieux : sa diffusion en France), et de consacrer à Naschy le consistant hommage que mérite sa carrière, voici donc un avant-goût de sa biographie de Torquemada (qu'il incarne lui-même). Et, en passant, signalons que Naschy vient, sur sa lancée, d'interpréter un film dirigé par le vétéran Leon Klimovsky : «Secuestro», inspiré de l'affaire Patricia Hearst.

J.F.





FICHE TECHNIQUE

«INQUISICION» — Sc. et Réal.: Jacinto Molina (vrai nom de Paul Naschy) — Ph.: Miguel Mila — Déc.: Gumersindo Andres — Maquill.: Fernando Florido — Prod.: Anubis Films P.C. et Ancla Century Films — Couleurs — Origine : Espagne, 1976 — Avec Paul Naschy, Daniela Giordano, Monica Randall, Ricardo Merino, Julia Saly (alias La Pocha), Antonio Iranzo, Juan Luis Gallardo, Tony Isbert, Tota Alba, Antonio Casas, Eduardo Calvo, Eva Leon et Jenny Onneil.







bloc-notes *du Maniaque*

Changement d'identité : Didier-Philippe Gérard est devenu Michel Barny au générique de son premier film, «Délires Pornos» (cf. «S.S.S.» No 18). Changements de titres : «La fessée», de Burd Tranbaree (alias Claude Bernard-Aubert) est désormais sous-titré «Tempête sexuelle» ; «Le Délire des Sens», film «nouveau» d'Andrée Marchand (lisez Claude Pierson), n'est autre qu'«Un amour comme le nôtre» (1972) agrémenté d'inserts pornos ; «Les Amazones de la Luxure», de Clifford Brown (Jess Franco), a repris son titre initial, «Maciste contre la Reine des Amazones» ; «Butterfly» («Je vais, je b... et je reviens») est devenu «Enlève ton slip, et les jambes en l'air» (!) ; «Black Emmanuelle 2» (film soft italien) est devenu «La possédée du Vice» (après ajouts de plans hard par le distributeur) ; «Voir Malte et mourir» (film soft de Bénazéraf, datant de 1974) est devenu (après adjonction de plans hard par J.B. lui-même) «Une garce en chaleur».

«Mad Movie» (une «revue non professionnelle», mais fastueusement illustrée) consacre une série de dossiers aux grands thèmes de la S.F. ; c'est intéressant et pas con, et ça s'obtient en raquant 30 balles pour 4 numéros (y'en a 14 parus) à J.P. Putters, 248 bd de Stalingrad, 94500 Champigny.

Evelyne Deher, vous connaissez ? C'est sous ce nom (son vrai nom) qu'Evelyne Scott, actrice qui a montré ses fesses dans des tas de films mais qui est femme de tête, vient d'exposer, au Centre Culturel de Garches, les peintures dont elle est l'auteur. Congratulations, Evelyne !

A noter, dans le No 41 de «Zoom», l'interview d'un photographe de plateau spécialisé dans le porno : notre collaborateur Alain Venisse, interrogé par notre rédacteur dit «en chef» J.-P. Bouyxou. C'est plus marrant à lire que «Rustica», et les photos sont davantage cochonnes.

«Survivre», la saga cannibalesque des Mexicains René Cardona Sr. et Jr... sort en France... dans la version [illegible] patouillée éhontément par le diffuseur yankee. Procédé écœurant. Faites comme nous, surtout si vous aimez bien les Cardona : boycottez le film.

Ces temps-ci, on peut mater au cinoche : les nichons de quelques figurantes (mais pas ceux de Raquel Welch) dans «Wild Party» ; le délicieux petit popotin de Jodie Foster (waw !) dans «La petite fille au bout du chemin» ; tout de l'épouvantable Miou-Miou dans «La Marche Triomphale» (ousqu'on voit les premières scènes hard officielles du cinoche italien, mais en 8 mm, dans un film dans le film et comme honteusement) ; les cuisses d'Eleanor Powell dans «Broadway Melody 1940» ; Anita Pellenberg défoncée dans «Le Berceau de cristal».

Sont décédés en novembre et décembre derniers : Billy Hatop, acteur américain (un ancien des Dead Side Kids, qu'il abandonna quand ils devinrent les Bowery Boys) ; Massimo Dallamano, opérateur («Les Nuits de Lucrèce Borgia») puis réalisateur («La Vénus en Fourrure») italien ; Rupert Davies, acteur britannique («Dracula Has Risen From the Grave») ; Fritz Rasp, acteur allemand («Metropolis») ; Maurice Champreux, réalisateur français de nanars muets («Les 5 sous de Lavarède») puis parlants («Judex» version 34).

A Milan, des militants de gauche interrompent des séances de cinoche pour expliquer aux spectateurs qu'on les manipule. Très bien. Où ils déconnent, les mecs de «gauche», c'est en s'en prenant à TOUS les films de cul dont ils brûlent, tant qu'à faire, affiches et photos. Le système rappelle sinistrement celui des fachos condamnant «L'Essayeuse» au bûcher.

NATHALIE ZEIGER



Nathalie Zeiger et Michel Lemoine dans «Les Chiennes». ▲

Nathalie nous est chère pour deux raisons. D'abord, elle est l'une des plus jolies comédiennes françaises spécialisées dans l'érotisme – et nous avons un net penchant pour les jolies filles. Ensuite, elle est l'une des interprètes-fétiches de Michel Lemoine, qui figure parmi nos cinéastes de chevet. Il nous a donc semblé tout naturel de donner la parole à ce visage, désormais familier d'un univers qui, des «Chiennes» à la Version moderne de «Zaroff», ne compte pas la beauté de ses héroïnes parmi ses moindres sortilèges.

STARS-SYSTEM – Comment es-tu venue au cinéma ?

NATHALIE ZEIGER – Je devais faire des photos publicitaires pour Pronuptia, avec un ami mannequin qui s'appelle Stan Roll. Il avait rendez-vous avec Daniel Daert ; c'était sur le chemin, je suis allée avec lui. Je n'ai pas fait les photos pour Pronuptia, mais j'ai tourné avec Daniel. J'ai donc débuté par hasard, après avoir longuement hésité...

S.S. – Ensuite, très vite, il y a eu Michel Lemoine.

N.Z. – Sur «Les Félines», le film de Daert, se trouvait Janine Reynaud. Son mari, Michel, cherchait une fille ; elle m'a présentée à lui et ça a collé... à part pendant les premiers jours. Et j'ai fait «Les Chiennes» de cette façon.

S.S. – C'est donc incidemment que tu t'es spécialisée dans l'érotisme ?

N.Z. – Oui, tout à fait. Mais ça ne me gêne pas du tout, et les tournages se sont toujours bien passés.

S.S. – Il y a pour le moment un creux dans ta filmographie : est-ce dû à ton refus de faire du hard ?

N.Z. – Peut-être... On m'a évidemment proposé des films hard, que je n'ai pas voulu faire. Je ne suis pas contre le porno, mais les gens ne doivent pas avoir à se forcer pour en faire et, personnellement, il se fait justement que ça ne m'intéresse pas. Me déshabiller n'est pas un problème, et simuler l'amour ne touche en rien ma vie privée. Par contre, le hard ferait empiéter le cinéma sur ma vie intime et ça, il n'en est pas question. De toute façon, ça serait contraire à mes convictions ; pour faire l'amour «pour de vrai», j'ai besoin d'y croire!

S.S. – Avec ton petit ami habituel, tu accepterais ?

N.Z. – Devant une caméra ? Non.



▲ *«7 Femmes pour un Sadique».*

S.S. – Tourner nue devant toute l'équipe, ça te gêne...

N.Z. – Non. Absolument pas.

S.S. – ... ou ça te plait plutôt ?

N.Z. – Me déshabiller n'est pas un problème, car je suis un peu naturiste. Mais ça ne me procure aucun plaisir, parce que mes personnages sont très différents de ce que je

NATHALIE ZEIGER



▲ *Nathalie Zeiger et Robert Icart dans «7 Femmes pour un Sadique».*



▲ *Nathalie Zeiger et Georges Gueret dans «Les Frôleuses».*



▲ *Nathalie Zeiger et (sur elle) Florence Cayrol dans «Les 11.000 verges»*

suis moi-même. C'est un métier, un travail, et c'est tout.

S.S. — Est-il arrivé qu'un de tes films soit transformé en film porno, en truffant tes scènes de gros plans hard additionnels ?

N.Z. — Si c'est arrivé, je n'en ai rien su ! Sinon, j'aurais demandé que ces plans soient supprimés.

S.S. — Quels sont les cinéastes avec lesquels tu as préféré travailler ?

N.Z. — Michel Lemoine, bien sûr, et Bénazéraf. Et j'ai été très fière, très contente, de travailler avec Alain Robbe-Grillet.

S.S. — A «Stars System», nous aimons les films de Lemoine, mais ceux de Robbe-Grillet nous semblent justement relever d'une conception petite-bourgeoise de l'érotisme : un érotisme se donnant des alibis pseudo-intellectuels.

N.Z. — Moi, je ne parle pas des films : je parle des hommes qui m'ont dirigée. Lemoine est un homme extrêmement sensible, qui essaie de faire des choses intéressantes. Robbe-Grillet m'a fascinée par son personnage... peut-être «pseudo-intellectuel», mais cette fascination est purement subjective. Et j'ai réellement été fière qu'il me fasse tourner une seconde fois.

S.S. — Dans quel genre de films aimerais-tu tourner ?

N.Z. — S'il s'agit de films érotiques, dans des films d'une certaine qualité. Mais je préférerais faire des films comiques, des films d'action... Je prends actuellement des cours pour devenir une vraie comédienne — ce que je ne suis pas. On n'a jamais exigé de moi des qualités d'actrice, jusqu'à présent. Mais, si je veux faire des choses plus variées, je dois me perfectionner.

S.S. — Tu préfères ne pas parler de plusieurs des films que tu as tournés. Pourtant, ne te semble-t-il pas que ceux de Lemoine, par exemple, sont au moins aussi «osés» que ceux dont tu sembles un peu honteuse ? Avant la législation du hard, ils comptaient parmi les rares films où les gens paraissaient faire vraiment l'amour.

N.Z. — Sur les films de Michel, toute l'équipe se connaît, il y a une excellente ambiance, et ça favorise



«Les Félines». ▲

peut-être leur crédibilité ; mais personne n'y fait vraiment l'amour. Si je ne veux pas parler de certains films, ce n'est pas par honte mais simplement parce qu'il ont été tournés très vite, sans y penser, et que je n'en conserve aucun souvenir. Je préfère parler de ceux que j'ai faits avec des gens que j'aime bien, de ceux qui ont eu quelque importance pour moi.

S.S. — T'est-il arrivé d'être gênée par un partenaire ?

N.Z. — Jamais : ça s'est toujours très bien passé...

S.S. — Tu as joué dans des films érotiques de série, mais aussi dans quelques autres au budget beaucoup plus important, tournés moins vite...

N.Z. — Oui, mais personnellement je n'ai vu aucune différence pendant les tournages. Bien sûr, il y a un décorateur sur les films de Robbe-Grillet, pas sur ceux de Lemoine. Mais ça ne modifie pas beaucoup les méthodes de travail.

S.S. — Arrive-t-il que des spectateurs te reconnaissent dans la rue ?

N.Z. — Rarement, et ça n'arrive que dans des quartiers précis . la rue Saint-Denis, le Sentier, tout ça ! (rires) Et c'est toujours des hommes, naturellement.

S.S. — Ça te gêne, que ça soit ce public-là qui vienne te voir nue sur un écran ?

N.Z. — Pas du tout, et je crois que le cinéma érotique peut aider tout une partie du public à se défaire de ses frustrations.

S.S. — Tourner des films érotiques a-t-il eu une influence sur ta vie privée ?

N.Z. — Disons que les films que j'ai tournés ne m'ont absolument pas touchée, n'ont pas modifié ma vie intime, mais qu'ils m'ont sans doute aidée à être mieux, aujourd'hui, avec l'homme de ma vie. Ça m'a fait prendre conscience de mon corps, et ça m'a surtout révélé qu'une femme pouvait être sexuellement très active, et pas systématiquement passive. Ça m'a donc permis de surmonter des tabous, d'autant qu'on ne m'a jamais demandé de faire des choses allant à l'encontre de moi-même.



▲ *«Le Jeu avec le feu».*

S.S. — En général, tu es dirigée de façon très précise, ou tu fais un peu ce que tu veux devant la caméra ?

N.Z. — Michel a essayé de me diriger, mais il n'a pas réussi ! C'est d'ailleurs pour ça que nos rapports étaient assez tendus, pendant la première semaine de tournage des «Chiennes»... Cela dit, je préfère quand même que le réalisateur donne quelques indications. Ce qui me pose souvent de petits problèmes, c'est le texte.

S.S. — Tu as sans doute rarement tourné en son direct : est-ce toi qui te post-synchronises ?

N.Z. — Toujours, sauf pour «Les 11.000 verges» car j'étais absente de Paris.

S.S. — Avec quels cinéastes aurais-tu envie de travailler ?

N.Z. — Pour des films érotiques ? Avec Just Jaeckin ou David Hamilton — puisqu'il fait un film — parce que leurs films seront vraisemblablement très beaux.

S. S.— Tu penses que Jaeckin ou Hamilton, c'est plus intéressant que Bénazéraf ou Lemoine ?

N.Z. — En tant que photographes...

S.S. — Tu as un peu l'air de penser qu'un film est beau quand sa photo est léchée comme celle d'un film publicitaire !

N.Z. — C'est possible : je dois être marquée par le métier de mannequin ! Pour moi, c'est très important, la photo. Au moins, si le film est raté, il reste la photo !

S.S. — Faire des films érotiques, ça t'a parfois apporté des satisfactions



érotiques ?

N.Z. — Pendant le tournage, jamais. Je suis trop préoccupée par le texte à dire, le champ dont il ne faut pas sortir, tout ça ! (rires) Aucune émotion, rien. Heu... sauf, peut-être, pour une scène des «Félines», avec Janine Reynaud. C'était la première fois que je devais embrasser une femme et... j'ai trouvé que c'était très bon ! (rires) Il y a eu une émotion, parce que... c'était un geste tellement inter-



dit que ça m'a donné l'impression de faire quelque chose d'extraordinaire. Surtout que Janine est une très belle femme. Par contre, à elle, ça ne lui a rien fait... j'avais mis sur mes lèvres de l'huile de foie de morue pour les faire briller, alors ... ! (rires)

S.S. — As-tu jamais imaginé le film idéal que tu aimerais tourner ?

N.Z. — Pas vraiment. J'ai surtout envie de certains types de rôles...

Propos recueillis par Gilbert GOSSEYN, avec le concours d'Anna ANGEL



Ci-dessus et ci-contre : Nathalie Zeiger (photos Alain Venisse). ▲ ▶

«Les Frôleuses».

FILMOGRAPHIE NATHALIE ZEIGER

Née le 13 octobre 1952 à Paris. D'abord mannequin.

1972 — «Les Félines», de Daniel Daert (rôle : Florence)

1973 — «Les Chiennes» / «Le Manoir aux louves», de Michel Lemoine (rôle : Tessa)

— «Le Sexe nu», de José Bénazéraf (rôle : la caissière)

— «Le Lit rond»/«Les Mésaventures d'un lit trop accueillant»/«Les Confidences érotiques d'un lit trop accueillant»/ «Les Frôleuses», de M. Lemoine (rôle : Nathalie)

— «Glissements progressifs du plaisir», d'Alain Robbe-Grillet (rôle : la sœur Maria)

— «Le Plumard en folie»/ «Le Lit», de Jacques Lem (alias J. Lemoine), premier et dernier sketches (rôle : la jeune mariée)

— «L'Etreinte cordiale» / «Des petites saintes qui se touchent» / «Les petites saintes y touchent», de M. Lemoine (rôle : Agnès)

— «Les filles de Malemort»/ «Le carnaval de Malemort», de D. Daert

— «Le Mariage à la mode», de Michel Mardore (rôle: la mariée)

1974 — «Gross Paris», de Gilles Grangier (rôle : une taxi-woman)

— «Le Jeu avec le feu», d'A. Robbe-Grillet (rôle : la fille attaquée par un chien)

— «Les Weeks-ends maléfiques du Comte Zaroff»/ «Les Weeks-ends érotiques du Comte Zaroff»/ «7 femmes pour un sadique», de M. Lemoine (rôle : Muriel)

— «Et avec les oreilles, qu'est-ce que tu fais ?» d'Eddy Mathalon

— «Les Confidences de Sandra» (en Belg.: «Opération call-girls»), de Patrick Aubin

1975 — «Le Pied !...» / «La Jouissance et l'Extase», de Pierre Unia (rôle : la fille du night-club)

«Les 11.000 verges» (en Belg.: «Les 11.000 vierges»), d'Eric Lipman (rôle : Madeleine)

NOTE — N.Z. ne figure pas dans «Cours du soir pour Messieurs seuls» de J.P. Marise (1974), contrairement à ce que peuvent laisser supposer certains documents.

(Filmographie établie par Jérôme Fandor)

▲ *«Les Chiennes».*

Nathalie Zeiger (photo Alain Venisse). ▼

LA PHILOSOPHIE SUR L'ACCOUDOIR

APOTHEOSE PORNO



▲ *Virginie Swyt, Cathy Castel et (couchée) Christine Martin.*

«Sois indulgent, c'est un film d'amateur», demande (dans les longues scènes additionnelles, rajoutées après montage) l'héroïne à son époux, en lui présentant un film (le vrai, l'initial) dans le film. Ben oui, c'est ça : un film d'amateur. Et c'est pas son réalisateur (dont c'est là le coup d'envoi, sous le pseudo usé et bateau de Michel Gand) qui me contredira, ni le rédac'chef de la présente revue (égaré dans l'équipe technique).

Alors ? Alors, ça confirme qu'on pousse le porno à la puanteur poujadiste en le confinant dans un ghetto économico-culturel, en obligeant les cinéastes à tourner à tout berzingue des scripts débiles. Y'a rien à faire contre ce système foireux : dans les conditions actuelles, c'est l'accepter ou ne pas tourner (sauf cas d'exceptions, dont les rarissimes films de cul réalisés par des gens *assumant* leur job de pornocrates). Et pourtant... Qu'est-ce que ça pourrait (ça *devrait*) être chouette, le cinéma porno ! C'est sans doute pour ça qu'«on» le châtre avec tant de soins. Le plus significatif et épouvantable, c'est qu'«Apothéose Porno» fait plein d'entrées.

Anecdote pour conclure : Jacques Flood est le pseudo (honteux et confus) d'un des opérateurs dont Simsolo chante les louanges dans le No 18 de «S.S.S.», conseillant aux réalisateurs d'employer des types comme lui pour torcher enfin de «bons» pornos. Ce qui en dit très long...

Gilbert GOSSEYN



Gaelle Siril et Jean-Louis Vattier. ▲



Virginie Swyt. ▲

FICHE TECHNIQUE

«APOTHEOSE»/«APOTHEOSE PORNO» (ex—«L'APOTHEOSE DU SEXE») — Sc. & Réal.: Michel Gand (sic) — Ph.: Jacques Flood (sic) et Patrick Meunier — Son : Alain Contrault — Ass. réal.: Jean-Pierre Bouyxou — Mont.: Clarisse Dearing (sic) — Mus.: Michel Paje et Paul Piot — Prod.: Off Production — Durée : 70 mn —Eastmancolor (16 mm gonflé en 35) — Origine : France, 1976 — Distr.: Avia Films — Film classé X — Avec Cathy Castel (la narratrice), Christine Martin (la 2ème blonde), Virginie Swyt (la brune), Gaelle Siril (l'épouse d'Albert), Jean-Louis Vattier (Albert), Jacques Marbeuf (le garde-chasse), Cyril Val (le fornicateur champêtre), Véronique Aubert (sa partenaire), et, non crédités (scènes additionnelles), Richard Lemieuvre et Elisabeth Buré (le couple at home) et Guy Royer (Guy).

ALICE
OU LA «DERNIERE FUGUE»

FICHE TECHNIQUE : «ALICE ou LA DERNIERE FUGUE» — Réal.: Claude Chabrol. — Scen. original adapt. et dialogues : Claude Chabrol. — Photo.: Jean Rabier (eastmancolor) — Mus.: Pierre Jansen. — Décors : Maurice Sergent. Son : Alain Sempé. — Mont.: Monique Fardoulis. Prod.: Eugène Lepicier (Filmel) et Patrick Hildebrand — Pierre Gauchet (P.H.P.G.) Durée : 1h 33' — Origine : France 1976. — Interprétation : Sylvia Kristel (Alice), Charles Vanel (Vergennes), Jean Carmet (Colas), André Dussolier (jeune homme en blanc/pompiste), Fernand Ledoux (vieil homme/docteur), Thomas Chabrol (l'enfant de 13 ans), François Perrot (l'homme de 40 ans), Bernard Rousselet (le mari), Catherine Drusy, Noel Simsolo, etc...

Ce qui vaut à «Alice» de figurer dans S.S.S. c'est sans doute l'unique plan où Sylvia Kristel se dénude : corps sans surprise, corps familier à l'amateur de fesses cinéphiliques. Pourtant son image est figée, ici, dans une attitude qui nous est inhabituelle : posture qui joue le retrait, la pudeur. «Vous êtes belle», commente (en voix off) le spectateur invisible d'une autre dimension. Jamais, dans sa carrière, Sylvia Kristel n'aura été plus nue que dans ce plan où la conscience d'être vue, convoitée par des regards invisibles, la saisit d'un vertige. De l'autre côté de l'écran, la voix off se diffracte dans le public, en mille facettes. Au-delà de l'écran, désigné comme surface, la photo rejoue le plaisir. «Une représentation qui nous est destinée...», à nous les spectateurs, les regardeurs de photos.

Il y a là toute la richesse d'un feuilleté du regard qui prend en écharpe la mémoire visuelle des voyeurs pour la déstriper dans le glacis d'un écran.

Dommage que tout ne soit pas de la même veine dans «Alice».

Dommage que la fiction-remake d'«Alice» de Lewis Caroll mixé aux «Fictions» de J.L. Borgèsne se borne qu'à être une fiction de plus dans le flot de la production cinématographique. Fiction brillante certes, qui «roule» sur des acquis, sur des perfections de professionnel, mais qui ne prend pas le risque d'y perdre son sens, même pas son sens de l'humour, en vue d'une recherche expérimentale qui mettrait le spectateur en demeure de savoir ce qui se trame dans le noir de la salle.

B.N.



«SEX AIRLINE»

Les films produits par Francis Leroi ont au moins le mérite de condenser tout ce que les pornos doivent présenter pour survivre : un grand nombre de couples variés (fournis ici par les hôtesses et les passagers), une intrigue, un projet axé sur le cul (les croisières de «Sex Airline» résolvent tous les problèmes sexuels), les vitales combinaisons amoureuses (ici, on retrouve Robert Le Ray et, même, le personnage qui dans «J.B.I.» se pipait lui-même) et autres mille positions, et enfin, surtout, une bonne réalisation technique cinématographique classique (au sens Louis Malle du terme !).

Les films de Cinéma Plus ont, par contre, une sacrée tare... Ils pèsent pas mal dans l'actuelle «libéralisation sexuelle» de l'époque giscard. Faut bien voir que tous ceux qui se mêlent de «défendre» ainsi la liberté ne font qu'éduquer de manière à ce que nul n'en ait plus la moindre parcelle : à ce que tous aient la même et qu'ainsi rien ne brave plus la morale. La seule morale, unique et inévitable : le fric et le mariage sont encore les «seules solutions» aux problèmes de cul, mentent-ils tous.

Jacques RIG



▲ *Véronique Maugarski et Erika, au-dessus de Robert Le Ray.*

FICHE TECHNIQUE

«SEX AIRLINE» — Réal.: Michel Barny (alias Didier - Philippe Gérard) — Sc.: M. Barny et Francis Leroi — Ph.: Roger Fellous — Déc.: Alain Gaudry — Mont.: Gérard Kikoine — Mus.: Jean-Pierre Pouret et Dany Darras — Prod.: Francis Leroi pour Cinéma Plus — Eastmancolor — Durée : env. 90 mn. — Origine : France, 1976 — Distr.: Alpha France — Film classé X — Avec Thierry de Brem (Paul), Siegried Cellier (Virginie), Robert Le Ray (le milliardaire), Guy Royer (l'émir), Jacques Insermini et Madou Sall (les Américains), Jean-Louis Vattier (Jean-Loup), Véronique Maugarski (1ère hôtesse), Karine Gambier (2ème hôtesse), Erika (alias Erika Cool) (3ème hôtesse), Maud Hunt (pilote), Emmanuelle Rivière (alias Virginie Swyt) (co-pilote), Chris(tine) Martin, etc.



▲ *Thierry de Brem et Siegried Cellier.*



▲ *Robert Le Ray et Chris Martin.*

LA TOUBIB DU REGIMENT

Un film avec Edwige Fenech, c'est toujours, même dans le pire des cas, un savoureux plaisir pour qui aime manger de l'œil des seins consistants des hanches bien garnies et des fesses bien accrochées. Comme dans 99 % de ses films l'actrice ne manque pas ici encore de nous déshabiller tous ses charmes... alors, une fois de plus, on n'attend QUE ces séquences et elles-seules et ça vient à plusieurs reprises... Le film ? Ah, tiens, c'est vrai(ment elle). On l'oublie. C'est vraiment (QU')elle... avec un peu de pelloche autour pour garnir, alors que c'est inutile.

J.R.

LA TOUBIB DU REGIMENT («La dottoressa del distretto militare») — Réal.: Nando Cicero. Scen. or. et adapt.: Nando Cicero. Photo.: Alfio Conti (couleurs). Mus.: Gianfranco Reverberi. Co/Prod.: Devon et Medusa. Origine : Italie 1976. Durée ; 1h 32'. Distribution : Les Films Jacques Leitienne. Interprétation : Edwige Fenech, Alfredo Pea, Gianfranco d'Angelo, Mario Carotenuto, Alvaro Vitali, Carlo delle Piane, Grazia Di Marzia, Alfonso Thomas, Nino Terzo, etc...





LA POSSEDÉE

EMMANUELLE

«Black Emanuelle 2» a prudemment attendu que les foudres qui se sont abattus sur l'«Emmanuelle 2, l'antivierge» (Giacobetti) se soient éloignés pour sortir, chez nous. Les versions «Black» des Emmanuelle se situent quelque part entre la philosophie exotique d'Emmanuelle Arsan dans «Laure» et le sexe aseptisé dont rêvent nos patrons devant les œuvrettes d'un Just Jaeckin. Autant dire que Laura Gemser (Emanuelle) est juste assez noire pour nous faire passer le racisme pour une réalité charmante et suffisamment blanche — doublement blanche parce que superbement occidentale — pour s'insérrer dans les normes du désirable selon les fantasmes des petits-bourgeois. Alors, si vous êtes un de ces amateurs d'érotisme bien repassé, bien simulé, bien maîtrisé, vous serez comblés par les afflux de situations où l'on est conduit à baiser, faute de jouir. Et si vous mourez d'envie de revoir le premier «Black Emanuelle», allez donc voir «Black Emanuelle 2» ; c'est à peu de choses près le même scénario, mais sans les charmes de Karin Schubert.

B.N.

DU VICE

NERA Nº2

FICHE TECHNIQUE : «EMANUELLE NERA No 2» ou «BLACK EMANUELLE 2» (Faussement annoncé comme étant «LA POSSEDEE DU VICE» de Piero Vivarelli vu en 1972 avec Nadia Cassini et Beryl Cunningham et... déjà distribué par les Films Marbeuf. le titre a été simplement réutilisé pour ce nouveau film.) — Réal.: Joe d'Amato — Photo.: Carlo Cerchio (Eastmancolor) — Mus.: Nico Fidenco — Prod.: Fida Exp. (Rome) — Origine : Italie 1976 — Durée : 1h 28 — Interprétation : Laura Gemser (Emanuelle), Gabriele Tinti, Ely Galleani, Ivan Rassinov, Gaby Bourgois, Venantino Venantini, Giacomo Rossi-Stuart, etc...



LA PHILOSOPHIE SUR L' ACCOUDOIR

«UN RÊVE PLUS LONG QUE LA NUIT»

Volontairement naïf, le second film de Niki de Saint Phalle (après «Daddy», dont on ne retrouve plus, ici, les scories formelles et thématiques) renoue avec le fantastique des primitifs et des «5.000 Doigts du Dr. T» : le merveilleux se mêle au cauchemar, à travers les étapes d'une quête initiatique — celle de l'état d'adulte — où les fantasmes n'ont que faire d'une psychanalyse pourtant omniprésente. Humour noir, sadisme, féérie, rituel morbide et solennel des folles machines célibataires peuplées de rois, de dragons, de putes et de guerriers aux phallus dérisoirement démesurés et eux-mêmes mécanisés. Eclatement des sexes et des symboles. A mille lieues du bric à brac fellinien, le bordel (dont la patronne n'est pas par hasard la mère de l'héroïne, de l'actrice principale et du film) se rehausse des sophistications d'un élémentaire fétichisme (bas, porte-jarretelles, tatouages ; fesses, seins, pubis). «Un Rêve plus long que la Nuit» a la splendeur vénéneuse de l'alchimie mentale qui le sous-tend.

Jérôme FANDOR



Le Bordel

FICHE TECHNIQUE

«UN REVE PLUS LONG QUE LA NUIT» — Réal., Sc., Déc.: Niki de Saint Phalle — Ph.: Peter Whitehead et Bernard Zitzermann — Mont.: Nicole Garnier et Dominique Caseneuve — Mus.: P. Whitehead — Machines : Jean Tinguely — Prod.: Claude Jauvert et Mark Goodman — Distr.: Auditel — Durée : 90 mn — Couleurs — Origine : France, 1976 — Avec Laura Condominas (Camélia), Laurence Bourqui (Camélia enfant), Niki de Saint Phalle (la mère, la maquerelle), Roberto Gueho (le nain Rudolph), Rico Weber (le dragon), Catherine Versepuy, Régine de Forges, Françoise du Perche, Marie Beltrami, Dominique Maréchal (les putes), Imbert Balzan (l'homme-oiseau), Jean Tinguely (le père, le Général Rose), Bernard Luginbuhl (le Général Noir), Marina Karella (la sorcière), etc.



▶ *La guerre des phallus.*

MARCHE TRIOMPHALE

L'armée. Le service. Le crachat sur l'Armée. A priori, tout ça, c'est du déjà vu, rassurant, sécurisant. La «bonne conscience» en a pour ses quinze balles. Surtout lorsqu'on vous coltine en plus un adjudant (ou sergent... peu importe) impuissant. Là où le film de Bellochio devient étonnant (et passionnant), c'est d'une part qu'il décalque une démarche fasciste (complaisance et cabotinage), pose comme théorème un jeune inadapté/inadaptable/«pouille mouillée»/«intellectuel», et rebelle à l'Armée (et à tout système autoritaire), désamorçant ensuite (que mieux) cette donnée dans la mesure où il s'agit ou de se soumettre /adhérer au Pouvoir, ou crever (étant l'Armée, comme tout SYSTEME DE FORCE, étant une machine à dépersonnaliser/fabriquer de vieux cons), d'autre part en impliquant (aux niveaux sentimental et sexuel) ce que seul le cinéma italien (commercial) révèle («UNE VIE DIFFICILE» et «SCANDALO», exemples typiques) : une libération TOTALE envers tous SCRUPULES, sentiments «dits» mesquins : JALOUSIE, IMPUISSANCE, voyeurisme, terminologies MORALES, BOURGEOISES et REACTIONNAIRES qui ici perdent tout leur pouvoir (et ne répondent plus de rien) de par la PASSION, l'AMOUR qui les inspirent.

Paul-Hervé MATHIS.



Stars System Ciné Rétro

